

On l'a cependant diversement jugé. On a eu parfois en lui une confiance excessive ; parfois on l'a décrié avec excès ; et, après l'avoir ainsi décrié, on s'est cru en droit de le tenir pour irréfutable sur les points qui s'accordaient avec un parti pris à l'avance, pour suspect sur tous les autres. Nous n'avons pas de raison, il est vrai, pour supposer à Josèphe un parfait dégage-ment de tous préjugés et en faire un héros de véra-cité historique. Mais quelle a été sa position ? Quels ont été par suite ses passions et ses préjugés ? Par suite, en quel sens a-t-il pu faiblir ? C'est ce qu'on a peu examiné et ce que, cependant, il est bien facile de dire.

Josèphe est Juif, pharisien et prêtre¹ ; il s'est laissé, de plus ou moins bon cœur, entraîner dans la révolte des Juifs ; fait prisonnier par les Romains, il a su gagner la faveur de leurs généraux, et, quand ces généraux sont devenus empereurs, il est devenu leur courtisan et leur protégé. A la fois Juif et ami de Vespasien, compromis dans la révolte et protégé par le vainqueur, que doit-il faire ? Évidemment chercher à

1. Josèphe, né en 37 ou 38 (*de Vita sua*, XI), écrivit son livre *de la Guerre judaïque*, d'abord en hébreu, puis en grec sous Vespasien ou Titus ; plus tard (92 ou 93), son livre des *Antiquités*, voy. *Ant.*, XX, 9 (11, 1, et *cap. ult.*) ; ensuite son livre *Contre Apion* (*In Ap.*, I, 1) et sa *Vie* en réponse aux attaques de Juste de Tibériade. Son grec présente un grand nombre d'hébraïsmes, ce qui n'empêche pas que ses interprétations de l'hébreu ne soient quelquefois erronées. (*Jost*, VI, 17.) Sa langue maternelle, comme celle de tous les Juifs de Palestine, était le syro-chaldéen.

réconcilier la nation juive avec la dynastie vespasienne, la dynastie vespasienne avec le peuple juif, montrer à la famille impériale que la Judée n'a pas été si coupable, montrer aux Juifs que Vespasien n'a pas été si injuste.

Il dira donc d'abord que le peuple juif a été longtemps le sujet fidèle des Romains ; que les empereurs dont on aime à citer les noms l'ont traité avec équité et une sorte de respect ; que, sous le seul Néron, ce prince détesté, et détesté en particulier de la famille vespasienne, le pouvoir romain est devenu oppresseur ; que les Juifs l'ont supporté longtemps avec patience ; que, même poussé à bout par la dureté des délégués de Néron, le vrai peuple juif ne se fût pas révolté, mais qu'une bande de factieux a profité du désordre des choses et des esprits, s'est imposée à la multitude et l'a compromise malgré elle dans une guerre dont elle ne voulait pas ; que Vespasien, chargé d'étouffer cette révolte, a dû user sans doute de rigueur, mais que la responsabilité en retombe sur ceux qui, par leur ambition, ont entraîné Israël dans cette lutte, qui l'y ont maintenu par leur entêtement fanatique : coupables contre Rome et Jérusalem, contre leur peuple et contre leur Dieu.

Voilà sur quels points Josèphe peut être un témoin reprochable. Mais encore dans quelle mesure ? A-t-il menti, ou a-t-il seulement outré la vérité ? Ses assertions sont-elles fausses ou exagérées ? En elles-mêmes,

ses assertions sont certifiées par l'ensemble de l'histoire. La soumission antérieure des Juifs envers les Romains est un fait qui s'accorde et avec les antécédents du peuple juif, et avec le témoignage des historiens. Les égards et le respect des chefs romains envers Juda sont attestés également par plusieurs témoignages païens et s'accordent avec le bon sens de la nation romaine. Les actes arbitraires des procureurs de Néron sont confirmés par Tacite, et très-croyables sous un prince rapace lui-même et qui n'était nullement administrateur. La domination tyrannique d'une minorité révolutionnaire sur la masse de la nation juive n'a pas besoin d'être démontrée pour nous ; nous savons assez que les révolutions ne se font pas autrement. Sans doute, sur ces points divers, Josèphe a pu excéder la vérité, et les documents nous manquent pour l'y ramener d'une manière tout à fait certaine. Il a pu exagérer la tolérance des Romains, la soumission du peuple juif, la dureté des procureurs de Néron, la violence et le despotisme des factions révolutionnaires, la longanimité et la mansuétude de Vespasien et de Titus ; sur tous ces points il a pu exagérer, et il est bon d'en être averti ; mais nous en savons assez pour dire qu'il n'a point faussé l'histoire¹.

Du reste, là où il est impartial, il est incontestable

1. « Sa véracité, dit Jost, ne saurait être douteuse, sauf beaucoup d'exagération en l'honneur des Juifs et au détriment des chefs de la sédition. Ces défauts mêmes doivent être attribués, non à Josèphe, mais à la destination de son ouvrage (?) » VIII, 17.

qu'il a été à même de bien savoir. Dans toute l'antiquité, où les mémoires proprement dits sont rares, nous n'avons guère d'historien mieux renseigné. Témoin oculaire, acteur d'une partie des événements, confident de Vespasien pendant le siège de Jérusalem, son parlementaire habituel auprès des Juifs, il a beaucoup vu et il a tenu note de tout. Les nombreux fugitifs qui passaient de la ville dans le camp romain lui ont raconté ce qui se faisait dans l'intérieur de la cité ; les généraux romains, après la guerre, lui en ont fait connaître le détail. Il a eu entre les mains des mémoires écrits par Vespasien lui-même. Vespasien et Titus ont lu et approuvé son histoire ; le dernier y a apposé son sceau. Le roi Agrippa, acteur important de cette histoire, lui a écrit soixante-deux lettres relatives à diverses parties de son récit ; il en cite deux qui contiennent une pleine approbation de l'ensemble¹. Refaire après coup et à dix-huit cents ans de distance l'œuvre d'un homme aussi bien renseigné et que malheureusement aucun autre témoin ne contrôle, c'est un tour de force en fait d'érudition ou d'imagination, dont nous avons vu quelquefois le pareil, je l'avoue ; ce peut être un exercice d'esprit fort agréable, mais c'est, ce me semble, un travail historique très-peu sûr et très-peu méritoire. Hypothèses pour hypothèses, j'aimerais toujours mieux celles d'un contemporain. Tenons-nous en donc au récit de Josèphe ; soyons seu-

1. *Contra Apion.*, I, 9. — *De Vita*, 65.

lement avertis de ses défauts et, s'il pèche, sachons en quel sens il peut pécher.

Rappelons-nous de plus que, s'il a des défauts, il n'a pas du moins celui d'être chrétien. Quoi que l'on puisse penser du passage célèbre où il parle de Jésus-Christ, en y ajoutant ceux où il blâme la mort de saint Jean-Baptiste et la mort de saint Jacques ¹, il est certain que ni ses flatteries sacrilèges envers Vespasien, ni son langage très-variable sur le suicide et sur l'autre vie, ni son silence sur les prophéties de l'Évangile, ne permettent de voir en lui un disciple des apôtres. Romain ou Juif, modéré ou exalté, Josèphe peut donc avoir tous les torts possibles ; il n'a pas celui d'avoir embrassé l'Évangile, et de chercher l'accomplissement des prophéties qui y sont contenues. Ce pharisien devait-il avoir à cœur de montrer réalisé au bout de quarante ans ce qu'avait prophétisé le supplicé du Calvaire ? Ce flatteur de Domitien avait-il en tête les affaires d'une Église qui souffrait sous Domitien ? Et si, malgré cela, sans le savoir et sans le vouloir, il vérifie ces prédictions ; si, témoin involontaire, il dépose de la véracité d'un prophète qu'il ne connaît pas ou qu'il n'aime pas, il me semble, à cet égard, digne de toute notre croyance. Il peut avoir, si vous le voulez, toutes les passions et tous les préjugés, il n'a pas le préjugé chrétien.

1. Voyez *Ant.*, XVIII, 4 (3, 3) ; 7 (5, 2) ; XX, 8 (9, 1).

CHAPITRE V

PREMIÈRES AGITATIONS DU PEUPLE JUIF

(33-66)

Hæc autem omnia initia sunt dolorum.
Tout ceci n'est que le commencement des douleurs.

(MATTH., XXIV, 8.)

Cependant le progrès même de Juda faisait son péril. Ni le germe de la révolte n'était étouffé chez les Juifs, ni le germe de la méfiance chez les païens. Les populations idolâtres au milieu desquelles vivait la race israélite portaient envie à sa richesse et à sa puissance, insolente parfois. Dans les grandes villes de l'Égypte, de la Cyrénaïque, de la Syrie, entre la communauté juive et le peuple païen, la rivalité était continuelle, l'insulte fréquente, la lutte parfois ensanglantée. Les écrivains païens, à partir du temps de Néron, affectent une certaine peur du progrès de la race et de la secte judaïques. « Cette nation tant de fois réprimée, disent-ils, finira donc toujours par s'accroître ! Elle s'arroge la liberté de faire des lois ! Elle s'enrichit des aumônes qu'elle prélève sur toutes les